
BÉATRICE COURTOT



LA
VALLÉE
DES
ORANGES

ROMAN

**Prix du Livre Romantique
2018**


CHARLESTON

BÉATRICE COURTOT

LA VALLÉE DES ORANGES

Marseille, 2016

En démontant le faux plafond d'un hôtel, un ouvrier tombe sur une boîte contenant les souvenirs d'une vieille dame, Magdalena. Son arrière-petite-fille, Anaïs, tenancière du Café de l'Ensaïmada, une institution culinaire à Paris, décide alors de partir à la recherche de ses origines majorquines...

Majorque, 1935

Magdalena, jeune pâtissière, confectionne chaque jour des *ensaïmadas*, ces brioches majorquines entortillées et saupoudrées de sucre glace. Mais très vite, la guerre civile espagnole frappe aux portes de son village. Au péril de sa vie, Magdalena s'engage alors dans la résistance.

Entre Majorque et Marseille, deux destins de femmes bousculées par la Guerre d'Espagne et un secret de famille, mais unies par une même passion : la pâtisserie.

**« UN LIVRE BIEN DOCUMENTÉ, BIEN ÉCRIT,
AVEC UNE HÉROÏNE FORTE. (...)
MAJORQUE EST ENCHANTERESSE. »**

Ariane Bois, romancière

Sélectionné par un jury prestigieux présidé par Marie Vareille.



KUBE



Babelio



CABOURG

Maxi

POCKET

VENDREDI LECTURE

(Chaque vendredi, lecture au bistrot)

ISBN : 978-2-36812-213-6



9 782368 122136

18 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Photographie : © Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Je recommande cette lecture dépaysante, gourmande et familiale. Les destins des deux femmes m'ont fait voyager et découvrir des personnages attachants et des secrets intrigants. » Johanna du blog *Phebusa*

« *La vallée des oranges* est une petite pépite. Il y a peu d'histoires écrites avec autant de poésie et de sensualité. L'auteure nous offre une histoire historique et romantique ! » Clara du blog *Croqueuse Livres*

« C'est un très beau moment de lecture qui distille une dose d'aventure, un soupçon d'amour et une pointe de mystère. Ce premier roman mérite son Prix du livre romantique ! » Bénédicte du blog *Au fil des livres*

« Béatrice Courtot nous fait plonger dans l'histoire avec elle et ses personnages, pour notre plus grand bonheur et nous donne envie de voyager. (...) Autant vous dire que j'ai vraiment envie de tester les fameuses *ensaïmadás*... » Gwendoline du blog *Bulle de chouquette*

« Un roman plein de surprises qui se déguste avec un très grand plaisir et nous laisse un entêtant parfum d'orange une fois refermé ! Béatrice Courtot nous propose ici une nouvelle pépite signée Charleston qui a été un nouveau coup de cœur pour moi ! » Manon du blog *Vibration Littéraire*

« C'est une merveilleuse histoire pleine d'amour, de drames, de secrets et de passion. Un roman qui fait voyager et régale nos sens. » Laurie du blog *Mya's books*

« Une histoire touchante remplie de douceur et de saveur qui a su m'émouvoir et me faire saliver ! » Estelle du blog *Petite Lectrice*

« Béatrice Courtot nous embarque dans ses bagages à la découverte des beautés culturelles de l'île de Majorque. Dès les premiers chapitres, l'effet de dépaysement est saisissant. » Laura du blog *Darcybooks*

« Ce roman est beau, ce roman est fort, ce roman est parfait. » Marie du blog *Un monde de conteuses*

« J'ai voyagé littéralement, tout est très bien décrit, je me suis souvent crue à Majorque et grâce à cette lecture je pense avoir trouvé une future destination de vacances... » Cindy du blog *La lectricedyslexique*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA VALLÉE DES ORANGES

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-213-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston),
sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Béatrice Courtot

LA VALLÉE DES ORANGES

Roman



BONUS

Découvrez une nouvelle
inédite de l'auteure !
Rendez-vous p. 233


CHARLESTON

À mon arrière-grand-mère, Tissuze
À ma fille, Mailys

*« Tout ce que le poète et le peintre peuvent rêver,
la nature l'a créé en cet endroit. »*

George Sand

Marseille, hôtel du Port, 2016

UNE FINE COUCHE DE POUSSIÈRE AVAIT ENVAHI LA PIÈCE, recouvrant les quelques dalles de béton d'où sortaient de multiples tiges de fer. Les ouvriers, engoncés dans leurs vêtements de chantier, se parlaient en hurlant pour couvrir le bruit assourdissant des marteaux piqueurs et perceuses électriques. Parfois, le concerto tonitruant s'arrêtait. Il laissait place au bruit qui venait de la ville et montait depuis les fenêtres grandes ouvertes. Sur le Vieux-Port de Marseille, le chantier de l'hôtel battait son plein depuis bientôt deux ans. La mairie voulait redonner ses lettres de noblesse à cet hôtel qui avait mal vieilli et tombait peu à peu en décrépitude.

Accoudé à la balustrade de fer forgé, l'un des ouvriers fumait une cigarette. Un panorama incroyable s'offrait à lui. En cet après-midi d'été, la Bonne Mère, perchée en haut de sa colline, était entourée d'un halo de lumière orangée. Seule sur son clocher, la Vierge à l'Enfant veillait sur la cité phocéenne dans un ciel semblable à une aquarelle délavée.

— Mets ton casque, Paco. On attaque les plafonds, entendit-il dans le tumulte des travaux.

Il prit son marteau et s'attela à la tâche sans perdre de temps. Les autres ouvriers s'activaient, eux aussi, dans les pièces attenantes, telles des fourmis. Démonter les

planchers, briser les murs, polir les escaliers de pierre, visser les nouvelles portes. C'était leur quotidien depuis des mois et des mois. Le quotidien local *La Provence* parlait d'un projet titanesque, fleuron des projets hôteliers marseillais. L'architecture de l'hôtel du Port devait évoquer la Méditerranée avec l'utilisation de pierres minérales, de panneaux de verre dans lesquels se refléterait la mer. Une dentelle métallique suggérerait des jeux d'ombre et de lumière tels des moucharabiés à l'orientale. L'hôtel devait être le nouvel emblème de la cité phocéenne, symbole du renouveau de la ville. Mais pour le moment, il ressemblait à un animal éventré. Une sorte de labyrinthe aux murs blanchis et poudreux.

Paco fendit le faux plafond à grands coups de pioche. Le plâtre se détacha en morceaux et quelques débris s'accrochèrent dans ses boucles brunes. La tâche était ardue. En démontant l'une des plaques, il aspira une bouffée de poussière, et éternua. Les bras engourdis par l'effort, il descendit de l'escabeau peinturluré qui portait encore les stigmates d'anciens travaux, et but une gorgée d'eau pour apaiser sa gorge sèche. Ses yeux étaient rougis et irrités. Il s'aspergea le visage et ressentit immédiatement une sensation de soulagement. Puis il leva la tête pour évaluer l'étendue des travaux qui lui restait à accomplir. C'est alors qu'un objet attira son attention.

Enclavée entre deux morceaux de plâtre saillants, une boîte rouillée apparaissait.

Sûrement une vieille mallette à outils égarée lors de précédents travaux, pensa Paco.

En général, les plafonds suspendus permettaient de cacher des canalisations, des câbles électriques ou encore d'isoler la pièce du bruit et du froid.

Curieux, il prit la boîte et l'essuya à l'aide d'un chiffon imbibé d'eau. Sur le couvercle en fer, on pouvait encore distinguer :

Aux délices de Majorque. Spécialités espagnoles.
Épicerie fine de Marseille

Les taches brunâtres de moisissure et de rouille avaient altéré la boîte, semblables à des auréoles de café. C'était le genre d'objets anciens que l'on trouvait dans un de ces marchés aux puces où la braderie était l'apanage des brocanteurs et des vendeurs à la criée.

Paco ouvrit la boîte en veillant à ne pas l'abîmer. Une odeur rance et fongique s'en échappa et le prit à la gorge. À l'intérieur, il trouva une photo jaunie, un vieux cahier, une médaille en or et une balle de fusil. Sur le cliché en noir et blanc, des champs d'arbres fruitiers s'étendaient à perte de vue.

Au premier plan, une très belle femme élancée était vêtue de blanc. Elle avait la taille fine et ses cheveux tombaient en cascade sous une écharpe de dentelle immaculée. Elle plissait les yeux, sans doute à cause de la luminosité du soleil. La photo ressemblait à une carte postale empreinte de souvenirs nostalgiques. Paco la retourna. À l'encre bleue, des lettres arrondies s'estompaient.

*Siempre mía. La única en mi corazón,
la que atrapa mis sentimientos¹.*

Des bribes d'espagnol, supposa-t-il sans en comprendre le sens. Il sortit également le cahier dans lequel étaient griffonnées des notes raturées.

*sobrassada, Tombet, Escabetx de rajada,
llet d'ametla, 300 400 grams...*

Un livre de recettes, sûrement. Les feuilles du cahier, aussi fines que du papier de soie, paraissaient se froisser dès qu'il tournait les pages. Par précaution, il le rangea au fond de la boîte.

Paco en toucherait un mot à son chef de chantier le lendemain. Pour le moment, il devait rejoindre ses collègues

1. « Tu seras pour toujours mienne. Tu es unique dans mon cœur. Tu es celle qui capture mes sentiments. »

qui l'attendaient sur la Corniche pour une partie de pêche nocturne, et enfin savourer la quiétude de la mer.

Un voile sombre s'abattait déjà sur la cité marseillaise plongeant les ruelles colorées de la ville dans la pénombre. Sur le chantier, les ouvriers avaient déserté l'enceinte principale du bâtiment. Paco déposa la boîte en fer à côté de ses chaussures poussiéreuses et referma son casier à clés.

Il était loin de se douter que sa découverte allait lever le voile sur des secrets de famille. Des secrets enfouis il y a bien longtemps sur une autre rive de la Méditerranée...

CHAPITRE 1

A NAÏS REMUAIT LA FARINE, le lait, le sucre, les œufs et l'huile d'olive dans un saladier en grès. Une odeur agréable de fleur d'oranger flottait dans la cuisine. Le tintement des cuillères de ses commis s'échappait de la fenêtre ouverte. Elle essuya ses mains poudrées sur son tablier, puis jeta un coup d'œil à la pendule. Les *ensaïmadas* seraient prêtes à temps. Une fois la pâte pétrie, il lui faudrait la laisser reposer une bonne heure. Puis elle façonnerait la boule avec les paumes de ses mains à la manière d'un sculpteur et la placerait au four. Sa longue natte ambrée se balançait au rythme des allées et venues entre le plan de travail et la table en bois d'olivier.

Depuis des générations dans la famille d'Anaïs, ces mêmes gestes étaient répétés. Le *Café de l'Ensaïmada* s'était imposé comme un haut lieu des plaisirs gourmands de la capitale. Baptisé ainsi en hommage à la pâtisserie typique des Baléares dont les ancêtres d'Anaïs étaient originaires, il était devenu l'incontournable repaire de la bourgeoisie parisienne, mêlant raffinement, charme méditerranéen et authenticité des recettes.

— Rajoute un peu de sucre en poudre. Il ne faut pas qu'on sente l'amertume dès la première bouchée, lance-t-elle à l'un de ses commis coiffé d'une charlotte blanche.

Elle papillonnait autour des pâtisseries, vérifiant leurs moindres faits et gestes, goûtait la pâte à l'aide d'une cuillère en bois pour s'assurer que la recette avait été bien respectée, quand son portable vibra pour la énième fois dans la poche de son tablier.

Une nouvelle commande, pensa-t-elle.

À la vue de toutes les notifications qui s'affichaient à l'écran, elle s'exclama :

— Cinquante-six messages ! Mais ils ne travaillent jamais. Où trouvent-ils le temps d'écrire ?

Elle parcourut très vite la conversation groupée de ses amis qui l'invitaient ce soir au dernier spot à la mode. Une péniche au bord de la Seine qui se transformait en guinguette conviviale à la nuit tombée. Certains vantaient les mérites des cocktails, d'autres envoyaient la playlist des musiciens qui jouaient ce soir-là.

Anaïs calculait déjà dans sa tête la distance entre le café et la station de métro la plus proche, le nombre de changements de ligne, les minutes de marche pour arriver à destination.

Elle pianota deux lettres – OK – et imagina déjà la réaction désespérée de Mona, adepte des émoticônes, qui écrivait plus en rébus qu'en français correct.

(Vic) ... une réponse encore plus courte ?

(Mona) On se retrouve à 20 h 30 là-bas.
(10 cœurs, 3 smileys)

Leurs réponses la firent sourire, mais Anaïs n'avait pas vraiment le temps de s'attarder. Les premiers clients allaient arriver d'une minute à l'autre. Elle remit son téléphone dans sa poche d'un air décidé et promena son regard sur la place, en face du café. Une légère bruine humidifiait l'asphalte des trottoirs.

C'est bon signe, pensa-t-elle.

Les jours de pluie, les clients aimaient se mettre à l'abri dans sa boutique.

— Dans quinze minutes, tu mets le four à préchauffer, ok ?

Elle tapota sur l'épaule du jeune commis pour l'encourager tout en jetant un coup d'œil à la disposition de ses ustensiles de cuisine. Chaque geste devait être respecté avec précision.

Depuis qu'elle avait repris la pâtisserie familiale trois ans plus tôt, Anaïs n'avait eu de cesse d'innover, en dotant ces brioches traditionnelles au goût inimitable de saveurs atypiques, en jouant subtilement entre notes acidulées et sucrées, pour le plus grand bonheur des fins gourmets. L'engouement avait été immédiat. Les clients se bousculaient et faisaient la queue pour goûter les brioches individuelles ou déclinées en gâteaux à partager en famille ou entre amis. Anaïs avait toujours voulu perpétuer la tradition dans le quartier où elle avait grandi.

La journée passa à un rythme effréné. Le temps pluvieux avait forcé les gens à rentrer et se réchauffer autour d'une tasse fumante et d'une *ensaimada*, comme elle l'avait prédit. Le café n'avait pas désempli, ne laissant pas de répit à Anaïs. La pluie ruisselait le long des vitres tandis qu'un ballet de parapluies défilait devant la façade du café ; unique touche de couleur dans ce paysage gris.

À la fin du service, elle s'assit confortablement dans un des fauteuils club en cuir dont les accoudoirs commençaient à se craqueler. Elle devrait les remplacer un jour, tout comme les chaises qu'elle confierait à un artisan rempailleur. En attendant, l'aspect patiné des meubles donnait du charme à son café.

— À demain, chef !

Anaïs salua sa petite équipe, puis ne tarda pas à quitter le café, elle aussi.

Elle prit la rue piétonne de l'Annonciation, longea le restaurant du quartier, les étals de fruits et légumes, la librairie, puis tourna dans la rue de Passy. Sans parapluie, elle fut rapidement trempée jusqu'aux os. Elle accéléra le pas pour s'engouffrer dans la bouche de métro La Muette.

Rejetant une mèche rebelle, elle répondit à son téléphone qui sonnait à ce moment :

— Mona, ça va ?

À l'autre bout du fil, une voix interrogative.

— Oui, et toi ?

— La journée s'est très bien passée. Beaucoup de monde, comme toujours.

— Une dure journée ! Tu vas pouvoir te détendre ce soir. Toujours motivée, j'espère.

La perspective de s'assoupir devant un vieux film, enroulée dans un plaid, s'évanouit dans l'esprit d'Anaïs. Mona avait le don de la bousculer ; elle essayait toujours, avec humour, de la convaincre de ralentir un peu son rythme effréné.

Une petite moue apparut sur le visage d'Anaïs. Elle commençait à se balancer sur un pied, sur l'autre, malgré son impatience à reposer ses jambes mises à rude épreuve tout au long de la journée. Mona ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— C'est d'accord, Anaïs ?

Pouvait-elle refuser ?

— D'accord.

À peine arrivée chez elle, elle releva ses cheveux pour dégager son cou et l'ovale de son visage, puis elle les noua avec un bandeau vichy et dessina ses lèvres avec un rouge à lèvres carmin. Elle contempla la montagne d'oreillers brodés qui recouvrait son lit. Sur une bergère, des coussins assortis s'empilaient. À cet instant, elle eut envie d'une sieste réparatrice dans le moelleux des plumes. Elle soupira.

Pourquoi ne pas penser à une tenue un peu originale ? Elle ouvrit les portes de son armoire. Un long grincement métallique se fit entendre. Une robe enfilée, puis une autre. Elle monta le volume des enceintes d'où s'échappa une voix douce et rauque. Tout en fredonnant les paroles du jeune crooner, elle fit glisser les nombreux cintres sur la tringle.

Devant le miroir, elle hésita longuement et se changea trois fois avant d'arrêter son choix sur une robe noire, taille haute, évasée, assortie à des collants plumetis. Elle ajusta les bretelles avant de jeter un dernier regard ravi à son miroir. Finalement, l'idée de sortir ce soir lui mettait le cœur en fête.

La guinguette attendait la bande d'amis parisiens. Bientôt leurs rires résonneraient avec la musique de la soirée. Anaïs était déjà pressée, elle pouvait presque sentir le parquet de la piste de danse sous ses pieds. Mais quand elle arriva, aucun de ses amis n'était là. À peine eut-elle le temps de sortir son portable de son sac qu'elle aperçut Mona avec deux cocktails. Deux gin-tonics décorés de demi-rondelles de citron et de bâtonnets fluorescents.

— À tes amours !

Elles s'esclaffèrent. Mona lui rebattait souvent les oreilles avec ses histoires de cœur. Tandis qu'Anaïs était plutôt solitaire, Mona, elle, était inscrite sur tous les sites de rencontres.

— C'est de l'amour virtuel. Ça commence par des clics et ça finit par une claque, lui avait-elle expliqué un jour.

— Raison de plus pour ne jamais s'y inscrire, avait répondu Anaïs dans un éclat de rire.

— À ta place, je ne prendrais pas les sentiments à la légère. Il ne faut pas se montrer si désabusée, sinon les hommes ne viendront jamais. Tu es belle comme un cœur, regarde-toi !

Mona avait toujours des paroles bienveillantes.

— Je n'ai pas le temps avec tout ce travail à la pâtisserie ! Et les hommes s'enflamment pour un oui, pour un non. Leur charme n'opère plus sur moi..., avait-elle rétorqué pour couper court à la discussion.

Mona entraîna son amie à côté du bar et lui tendit un casque audio qu'elle posa sur ses oreilles.

— Surprise, c'est soirée à thème ce soir !

La musique était si forte qu'Anaïs n'arriva pas à distinguer ses paroles.

— Je n'entends rien ! hurla-t-elle.

Deux hommes accoudés au bar se retournèrent, l'air interrogateur.

Elle retira l'un des écouteurs de son oreille.

Mona poursuivit :

— Tu as trois pistes musicales. Tu choisis celle que tu préfères et tu dances. En fonction du rythme, tu peux reconnaître facilement la musique sur laquelle danse ton futur partenaire. Si c'est la même, cela signifie que vous êtes faits l'un pour l'autre.

Elle lui lança un clin d'œil complice.

— Je n'y crois pas, Mona ! Tu m'as amenée dans une soirée de célibataires ! Et les autres, qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Tu n'as pas reçu leurs messages ? Ils se sont désistés à la dernière minute.

— Je comprends pourquoi, grogna Anaïs dont le visage rougissait à vue d'œil.

Elle s'en voulait à présent de ne pas avoir lu tous les textos de ses amis...

— Tu ne changeras donc jamais, glissa Mona à l'oreille d'Anaïs.

Cette dernière commença à se balancer sur la piste, ses hanches ondulant sous les regards admiratifs d'une horde de prétendants.

Anaïs, elle, ne voulait pas se livrer à ce jeu subtil de regards, de paroles et de gestes. Une fois de plus, elle refusait les attaches d'une liaison, qu'elle jugeait précaires. Elle était une meneuse d'hommes audacieuse, au tempérament dirigiste et à l'imagination fertile ; ce qui expliquait le succès grandissant du *Café de l'Ensaïmada*. Mais sur le plan des relations humaines, et surtout amoureuses, elle était plutôt malchanceuse. À vrai dire, elle avait collectionné les dons Juans, les radins, les jaloux, les puérils, les menteurs, les psychorigides, les collectionneurs... de femmes. En bref, tous les profils à éviter. Désormais célibataire, elle éprouvait une grande sensation de liberté.

Les glaçons de son cocktail s'entrechoquaient comme les pensées dans sa tête. Elle se souvint soudain des taquineries

de son premier amour, des adorations et des plaisanteries qu'elle avait suscitées et dont elle n'avait su que faire. Elle ne recherchait plus d'expérience nouvelle, aussi grisante qu'elle puisse être. Elle savourait son indépendance. Son bonheur résidait dans le succès de sa pâtisserie.

Mona se pencha vers elle avec un petit sourire conspirateur.

— Anaïs, tu n'es pas têtue, mais tenace. Le travail ne te fait pas peur, mais tu ne supportes pas d'échouer. Tu cherches toujours la perfection. Tu veux surtout, avec ton réel talent de pâtissière, combler tes clients. Pense à toi, un peu...

Finalement, Anaïs se laissa aller à danser sur le timbre mélodieux de la voix grave d'un chanteur accompagné d'un saxophone. Au bout de quelques verres, la péniche commença à tanguer dangereusement et elle entreprit de rentrer. Elle déposa deux baisers sonores sur les joues de son amie dont elle appréciait tellement la vivacité et l'affection spontanée.

À peine s'était-elle retournée qu'un prétendant embrassait Mona à pleine bouche sur le *dancefloor* silencieux. Avec leur casque, ils ressemblaient à deux adolescents, comme dans un remake de *La Boum*.

Les pieds endoloris, le collant filé jusqu'au milieu de la cuisse, Anaïs longea les quais de Seine. Elle remonta un boulevard aux magasins fermés par des rideaux de fer. Les fragments argentés de la tour Eiffel scintillaient dans la nuit comme s'ils voulaient concurrencer les étoiles. Elle croisa une balayeuse qui passait bruyamment en faisant tourner les feuilles dans le caniveau. Elle poussa enfin la porte cochère de son immeuble à l'architecture haussmannienne. Son appartement se remplissait peu à peu de la lumière de l'aube, qui s'infiltrait fébrilement par la fenêtre et les embrasures des portes. Il ne lui restait que deux heures de sommeil avant que son réveil ne sonne...

Le café avait ouvert aux aurores pour accueillir les lève-tôt. Une odeur de jacinthes fraîches se mêlait aux effluves sucrés des *ensaïmadás* qui doraienent. Les brioches placées

au four, Anaïs disposait maintenant des fleurs coupées sur chaque table. Elle avait pris un antalgique pour estomper les effets des cocktails de la veille.

Il était neuf heures passé quand le téléphone de la pâtisserie retentit.

Quelques minutes plus tard, elle raccrocha le combiné sur le comptoir d'entrée, encore abasourdie par la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Elle sentit son estomac se nouer, mais ce n'était pas dû à la gueule de bois.

« Nous avons retrouvé des objets personnels appartenant à votre arrière-grand-mère sur un chantier. Peut-être ont-ils une valeur sentimentale. Nous avons jugé opportun de vous prévenir si vous souhaitez les récupérer... au service des objets trouvés de Marseille. »

Ces phrases résonnaient encore dans sa tête.

Les employés administratifs avaient établi son lien de filiation grâce au site Internet du *Café de l'Ensaïmada* où elle avait mentionné le nom de la fondatrice, et la signature sur le cahier retrouvé.

Magdalena Cárdenas Oliver

Marseille. Aucun membre de sa famille ne lui avait jamais parlé de cette ville. Comment son arrière-grand-mère avait-elle pu égarer ses « effets personnels » là-bas ? Ne s'agissait-il pas d'une erreur ? Pourtant, les recettes en catalan concordait avec son histoire familiale.

Soudain, le café lui parut regorger d'un passé étranger. Sans même qu'elle s'en rende compte, ses yeux s'emplirent de larmes, mais elle les essuya prestement d'un revers de manche. Depuis quand n'avait-elle pas pleuré ? Elle ne se souvenait même plus de la dernière fois où elle avait exprimé de la tristesse.

— Tout va bien ? demanda le jeune apprenti.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Si je peux me permettre, vous devriez peut-être vous reposer... Je ne sais pas comment vous arrivez à tenir avec les horaires que vous faites.

Mais Anaïs n'avait pas envie de parler. Elle entreprit d'astiquer énergiquement les cloches en verre rangées en quinconce sur le buffet à l'aide d'un chiffon humide. Ses gestes trahissaient sa nervosité. Ce buffet en chêne datait de l'époque de son arrière-grand-mère ; cette aïeule qu'elle avait très peu connue car elle avait onze ans lorsqu'elle les avait quittés.

Que savait-elle d'elle au juste ?

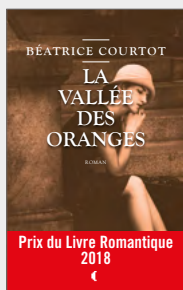
Mis à part sa technique de cuisine, le pétrissage de la pâte et le tressage torsadé si caractéristique de l'*ensaimada*, elle ignorait tout de son passé. Elle se souvenait seulement d'une vieille dame aux cheveux grisonnants, à la silhouette élancée et au port de tête altier malgré les années. Magdalena s'exprimait avec un accent parfois suave, parfois guttural, reflet de son île natale ; mais elle avait toujours tu son enfance majorquine et son arrivée en France.

Anaïs caressa le portrait en noir et blanc de son aïeule qui était accroché à l'entrée de la pâtisserie, comme si elle espérait pouvoir franchir la barrière du temps. Dans sa famille, on se livrait peu. Sa mère n'était pas vraiment proche d'elle.

Ses pensées s'agitèrent en un tourbillon. Que cachait donc cette découverte ?

Anaïs retint son souffle. Devait-elle réellement se rendre à Marseille et remuer le passé ?

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Une journée exceptionnelle

Kaira Rouda



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON